



Quand la mémoire ne tient qu'à un fil

Depuis dix ans, Lyon redécouvre ses canuts et tout ce qu'elle doit à la soie : cinq siècles d'innovations et une foule de répercussions contemporaines. Voyage au cœur de la saga du textile.

Par Léa Delpont

Le drapeau noir brandi en 1831 sur les barricades de la Croix-Rousse a fait le tour du monde : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant ! » Cri de désespoir et message d'espoir brodé sur un morceau de drap couleur de deuil, repris en chœur par tous les opprimés. La devise prémonitrice, universelle, a rebondi sur les pavés, entre les boulets de canon de la troupe et les coups de feu des ouvriers insurgés réclamant un « tarif minimal » pour l'aune de soie tissée. L'exploit des canuts, ouvriers de l'étoffe des héros, qui prirent Lyon durant quelques heures, fit grand peur aux bourgeois et forte impression sur les penseurs du XIX^e siècle :

Marx en tête, Proudhon, Fourier, Flora Tristan, Victor Hugo... Mais sa postérité dans l'idéal révolutionnaire a occulté durant des décennies le véritable siècle d'or – et les précédents – de cette élite ouvrière créatrice de prodigieux tissus.

Durant plus de quatre cents ans, à partir de 1536, la soie a structuré la société lyonnaise autour de la Fabrique, manufacture géante à l'échelle d'une ville. Elle connaît son apogée sous le second Empire, avec la généralisation de la mécanique Jacquard. Pourtant, chez les canuts (les chefs d'atelier et les ouvriers compagnons), les quinze à dix-huit heures de travail quotidien ne suffisent pas à payer

FIBRE Virginie Varenne, gérante de la Maison des canuts. Le musée-boutique de la soierie est « l'un des dix sites touristiques les plus fréquentés à Lyon ».



le pain, tant les négociants abusent de la rémunération à la pièce. Jules Michelet ne concevait pas comment les « mains maigres d'un peuple sans air et sans soleil » pouvaient faire « fleurir pour toute la Terre l'incomparable iris de fleurs qu'on appelle la soierie de Lyon ». En 1831, 40 000 affamés, les damnés de la soie, marchent sur l'hôtel de ville, premier soulèvement de l'histoire des travailleurs. « Bien qu'ils n'aient pas eu de revendications politiques,

mais seulement tarifaires, la Croix-Rousse s'est trouvée enfermée dans le mythe de la lutte des classes », explique Bruno Benoit, professeur à Sciences po, auteur du *Roman de Lyon* (1). Et la cité, si feutrée, si catholique, de se replier dans le déni. Aucun monument ne commémore la révolte qui marqua la colline au fer rouge.

Aujourd'hui, la mauvaise réputation a tourné. Le nouveau discours culturel et touristique remet à l'honneur les savoir-faire des canuts et leur combat pour la dignité, « des thèmes dans l'air du temps », souligne le politologue. « Y compris dans le monde économique : il avait tourné le dos au textile, une activité qui semblait appartenir au passé, surtout pour la nouvelle génération de dirigeants, de moins en moins souvent issus des familles historiques de la soie », constate Pierre Vernus, historien à l'université Lyon II. « Lyon n'a jamais accueilli le Salon international des machines textiles, contrairement à Birmingham, Francfort ou Milan, alors que le leader mondial de la mécanique Jacquard, la société Stäubli Verdol, se trouve à Chassieu », s'insurge Guillaume Verzier, PDG de l'illustre maison Prella.

La Croix-Rousse est resté un territoire d'expérimentation sociale, une ruche alternative

Le fil est désormais renoué. En 2004, les derniers soyeux, rares mais prospères, ont voulu rappeler leur existence à la population en lançant le marché des soies. Lyon en est toujours la capitale, comme s'en sont rendu compte en novembre les 14 000 visiteurs de ce grand déballage de coupons et de tissus au mètre (550 000 € de chiffre d'affaires en trois jours). Rhône-Alpes reste même, à l'encontre des idées reçues, la première région textile française. Dans ce secteur, la performance des tissus techniques a remplacé la beauté des étoffes, sauf dans le domaine du luxe. Et du cocon originel est sorti le tissu économique actuel : « La Fabrique a mis en place un capitalisme bancaire avant la révolution industrielle. Au fil de longues mutations, elle a engendré la diversification vers la chimie, la mécanique, la pharmacie... », rappelle Bruno Benoit.

La mémoire est remontée à la surface il y a une dizaine d'années. En 2003, la Maison des canuts dépose le bilan, avec 280 000 euros de dettes. Cette ancienne coopérative, moribonde et oubliée de tous, devenue au fil des ans un cimetière de métiers à tisser, faisait vaguement office de musée, rue d'Ivry. Levée de boucliers à la Croix-Rousse : un mouvement spontané de 7 000 pétitionnaires réclame son sauvetage. La mairie du IV^e arrondissement et la ville se mobilisent pour acheter les murs et sauver le matériel, ●●●

Pub : 177 L X 30mm H

●●● inscrit au patrimoine du musée Gadagne. Le lieu rouvre symboliquement pour les Journées du patrimoine, en 2004, sous la gérance du fabricant Soieries Varenne.

La même année, Ludovic Frobert, directeur de recherche au CNRS (voir son interview page VI), entame une réédition critique de *L'Echo de la Fabrique*, journal ouvrier paru de 1831 à 1835. Cette publication, qui a duré jusqu'en 2009, au même rythme que l'original, et fut suivie comme un feuilleton, renouvelle la vision des Lyonnais sur leur XIX^e siècle (<http://echo-fabrique.ens-lyon.fr>). On redécouvre l'organisation sociale de la Fabrique et sa modernité.

« La mémoire historique reste une affaire de spécialistes, reconnaît Bruno Benoit. Mais les canuts sont présents dans l'imaginaire collectif et dans le discours politique,

particulièrement dans les I^{er} et IV^e arrondissements. C'est un cliché auxquels les bobos de ces quartiers sont attachés. » La « colline qui travaille », selon le mot de Michelet, face à la « colline qui prie », Fourvière, est demeurée une commune indépendante jusqu'en 1852. Toujours marquée par l'irréductibilité, elle est restée un territoire d'expérimentation sociale, une ruche inventive où Mimmo Pucciarelli, âme militante de l'Atelier de création libertaire (ACL) et coordinateur du Centre de documentation et de recherche sur les alternatives sociales (Cedrats), a identifié une centaine d'initiatives depuis le début des années 1970 (*Le Rêve au quotidien*, éd. ACL). Souvent éphémères, parfois fructueuses, « tel le système d'échange local de la Croix-Rousse, un des premiers SEL urbains en France ».

Laurent Mourguet, le père de Guignol, était lui-même tisseur

La création de la République des canuts, en 1986, association festive jumelée avec celle de Montmartre, avait déjà réveillé dans la bonne humeur l'esprit fraternel et frondeur de la colline. « N'oublions pas que Laurent Mourguet, le père de Guignol, était lui-même tisseur », rappelle le président de cette cocasse république, Gérard Truchet. Ce spécialiste du parler lyonnais admet que l'on ne connaît pas l'étymologie du mot canut. Contraction de « cannes nues », en référence à la canne du compagnon du devoir ? Les ouvriers miséreux auraient été réduits à vendre les breloques qui les ornaient pour acheter du pain. Ou dérivé de « canette », qui désigne la bobine insérée dans la navette du métier à tisser ? Le mystère s'épaissit au féminin : on ne dit pas « canute » mais « canuse »... Reste que le terme, apparu dans le langage populaire au début du XIX^e siècle, traînait une forte connotation péjorative. *L'Echo de la Fabrique* avait

lancé un concours pour tenter de remplacer ce sobriquet. Sans succès... Il est resté en usage bien après la disparition des tisseurs pour désigner un sans-le-sou. Aujourd'hui, on se régale dans les bouchons de « cervelle de canut », de son vrai nom « claqueret en salade » : *Le Littré de la Grand' Côte* le définissait en 1894 comme un expédient de ventre vide pour rendre mangeable, avec des herbes et une pointe d'ail, le fromage blanc quand il ne l'était plus guère.

Dans les I^{er} et IV^e arrondissements, tout le monde se sent dépositaire de cette histoire

Les canuts seraient sans doute surpris de voir les habitants du plateau revendiquer aujourd'hui l'appellation, comme un certificat d'esprit rebelle. « Ils se sentent garants d'une

république idéale, d'une espèce d'utopie fantasmée qui serait née en 1831 », explique, souriant, Philibert Varenne, représentant de la quatrième génération de soyeux dans sa famille. « Même les néo-Croix-Roussiens connaissent les paroles d'Aristide Bruant : "C'est nous les Canuts, nous sommes tout nus." Sans savoir que ce chant, écrit en 1894, soixante ans après les révoltes, n'a rien à voir avec leur combat.

Les clichés ont la vie dure... », constate Robert Luc, fervent animateur de Novembre des canuts, un festival lancé en 2008. A travers des conférences, des cafés-concerts ou des visites, la Compagnie du chien jaune et quelques passionnés d'histoire sociale aiment à dérouler le fil pour faire le lien avec les luttes et les débats contemporains.

En tendant l'oreille, on entend encore une poignée d'artisans d'art perpétuer les gestes de leurs ancêtres. Coup de pédale, coup de battant, lancement de navette. « Il y a vingt ans, ça n'intéressait personne, se remémore Robert Luc. Aujourd'hui 40 000 personnes visitent chaque année la Maison des canuts », dernier endroit – avec l'association Soierie vivante, rue Richan – où le public peut voir fonctionner des métiers à bras, dans l'atelier d'Agnès Alauzet, meilleur ouvrier de France. Au musée-boutique de la soierie, « l'un dix sites touristiques les plus fréquentés à Lyon, 40 % des visiteurs sont des locaux », souligne Virginie Varenne. « Les Lyonnais ont tous quelqu'un dans leur famille qui a travaillé pour la Fabrique, affirme son mari, Philibert. C'est dans nos gènes. Dans les I^{er} et IV^e arrondissements, tout le monde se sent dépositaire de cette histoire, à tort ou à raison. Dans le reste de la ville, on lui avait un peu tourné le dos. » Lyon est enfin prête à endosser le costume mémoriel. 100 % soie, évidemment ! ● L. D.



RAYONNEMENT En novembre 2014, le Marché des soies, organisé au palais du Commerce, a rassemblé 14 000 visiteurs.

(*) *Le Roman de Lyon*, par Bruno Benoit. Éditions lyonnaises d'art et d'histoire, 2015.

Directeur de recherche au CNRS, Ludovic Frobert revient sur la publication en ligne de *L'Echo de la Fabrique*. Un projet qui a changé le regard de la ville sur les canuts.

« Un modèle social toujours d'actualité »

Quelle est l'importance de ce journal ouvrier ?

→ Feuille hebdomadaire publiée de 1831 à 1835, c'est la première expression ouvrière pérenne. Au lendemain des Journées de juillet, en 1830, les tentatives parisiennes de publication n'ont duré que quelques semaines. On trouvait dans *L'Echo de la Fabrique* des articles sur les innovations techniques, le compte rendu des prud'hommes, le cours des tissus, des offres d'emploi, des contributions extérieures, y compris de négociants. Sa réédition, de 2004 à 2009, a renouvelé l'historiographie.

N'y a-t-il pas un malentendu historique sur les canuts ?

→ Les marxistes en ont fait les premières victimes du grand capital – incarné par les négociants – et les pionniers de la lutte des classes. Malgré un écueil de taille : ils étaient propriétaires de leurs métiers ! Ils se battaient justement pour maintenir un modèle de production hérité de l'Ancien Régime et le sauver de la manufacture concentrée. Ils ne prênaient pas l'insurrection : ils avaient bien trop peur de manquer de pain. Nos recherches contrebalancent le mythe du canut « tout nu » pour valoriser une période d'innovation technologique, de démocratisation et de progrès social. Une ère que je compare – à l'échelle de la ville – à celle des Lumières.

Cet héritage est-il toujours vivant ?

→ Sans faire d'anachronisme, il faut insister sur le caractère moderne de leur organisation sociale, toujours



Ludovic Frobert.

d'actualité. Dès 1806, ils ont obtenu de Napoléon la création des prud'hommes, même si n'étaient représentés, à l'époque, que les chefs d'atelier et les négociants. Autre grande avancée, à partir de 1828 : le mouvement mutualiste, précurseur du syndicalisme avec un demi-siècle d'avance. Officiellement, il s'agissait de s'entraider mais, rapidement, l'organisation lancée par le tisseur Pierre Charnier a pris un tour syndical pour mener la résistance face aux négociants. Elle a fédéré jusqu'à 3 000 tisseurs dans les années 1830, par groupes de 20 – le nombre maximal autorisé par les lois anti-association.

Lyon commémore-t-elle cette histoire à sa juste valeur ?

→ La ville se veut dynamique et humaniste : la mémoire collective, gênée par cette mythologie trop rouge pour elle, a longtemps préféré retenir l'image de la banque ou de l'imprimerie plutôt que l'étincelle du feu social.

Qui sont les héritiers des canuts ?

→ Leur devise a fait florès mais l'aspect le plus moderne me paraît être leur imagination sociale dans une période de crise violente. Leur marge de manœuvre était étroite dans ces années de Restauration où sévissait la répression politique et fleurissaient les doctrines libérales. Pourtant, ils ont survécu un siècle de plus, quand la soierie anglaise était balayée dès les années 1820. En termes économiques et sociaux, notre époque ressemble plus à la leur qu'au xx^e siècle fordiste et tayloriste : dans un contexte industriel de pointe, il faut évoluer avec hardiesse et originalité pour rester compétitif. On leur expliquait que leur activité était obsolète et sous-rentable : les mêmes discours qu'aujourd'hui. Mais les alternatives existent quand on a de l'imagination. ● L. D.

A lire :

Les Canuts ou la démocratie turbulente. Lyon 1831-1834

Ed. Tallandier, 2009.

Le Solitaire du ravin. Pierre Charnier (1795-1857), canut lyonnais et prud'homme tisseur,

coécrit avec George Sheridan.

ENS Editions, 2014.

Grandeur et décadence de la Fabrique

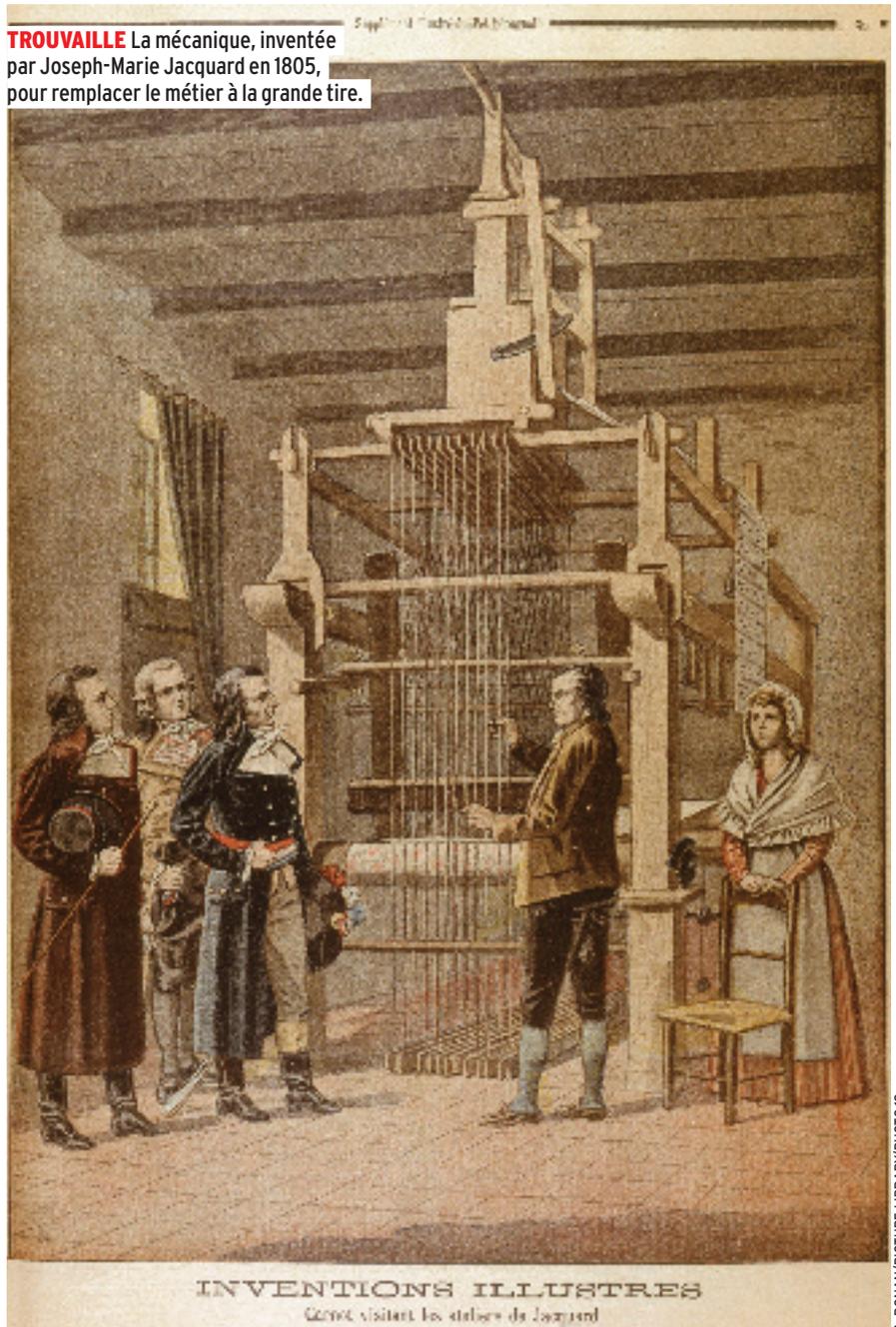
De 1725 à 1960, Lyon est le plus grand centre de production de soieries du monde occidental. Ses négociants fournissent les rois et les cours de toute l'Europe.

Il était une fois, il y a trois mille ans, une princesse chinoise qui buvait son thé sous un mûrier. Un cocon vint à tomber dans sa tasse. En voulant s'en débarrasser, Xiling accrocha par mégarde un fil qu'elle tira, tira... Ainsi naquit la soie. Le sublime secret d'Orient n'arrivera en Europe qu'au XIII^e siècle, via la Méditerranée. La soie est le privilège des riches et des puissants, qui dépensent des fortunes pour importer leurs étoffes d'Italie. Louis XI s'inquiète du montant des devises qui quittent la France et installe une première manufacture royale à Tours en 1466. La soie arrive dans la capitale des Gaules en 1536, grâce à François I^{er}, qui accorde à la ville le privilège du tissage des fils d'or et d'argent. Assistés par deux Piémontais, Etienne Turquet et Bartolomeo Naris, les Lyonnais se perfectionnent et produisent – notamment grâce à l'invention du métier à la grande tire, par Claude Dagon en 1605 – des étoffes de plus en plus élaborées. Les rois de France et les cours européennes couvrent leurs châteaux et leurs épaules de velours ciselés, de brocarts et de brochés façonnés dans la peine. Au XVIII^e siècle, Louis XIV et Catherine II de Russie font vivre Lyon. La moitié des 120 000 habitants travaille alors pour la Fabrique.

On travaille à domicile, avec femme et enfants

Mais la Révolution française la laisse exsangue, privée de ses principaux clients, la monarchie et l'Église. Au début du XIX^e siècle, la soierie redémarre grâce à Napoléon. L'Empereur remet la ville à l'ouvrage par des commandes somptueuses pour ses palais à travers toute l'Europe. En 1805, Joseph-Marie Jacquard met au point sa fameuse mécanique, qui relègue aux oubliettes le métier à la grande

TROUVAILLE La mécanique, inventée par Joseph-Marie Jacquard en 1805, pour remplacer le métier à la grande tire.



INVENTIONS ILLUSTRÉES
Genève, visitant les ateliers de Jacquard

●●● tire, véritable engin de torture pour les malheureux chargés de lever les poids. L'histoire a retenu le nom de cet ingénieur bien qu'il n'ait rien inventé, à proprement parler. Sa contribution tient dans la synthèse de plusieurs innovations éparses, dont le lanceur de navette et les cartons perforés qui défilent, à la manière d'un orgue de Barbarie, dans la boîte mécanique greffée au sommet de l'échafaudage : cet accordéon de papier commande la levée des fils dans un ordre précis pour créer des motifs. Les chroniques sont pleines de mécaniques défectueuses, jetées à la Saône par des canuts excédés, jusqu'à ce qu'un certain Jean-Antoine Breton, en 1817, pense à la fameuse pièce coudée qui les fait désormais tourner comme du papier à musique. De 1800 à 1848, le nombre des métiers passe de 6 000 à 60 000. On en comptera 105 000 en 1868.

Les canuts, caste d'artisans et d'ouvriers éclairés, travaillent à domicile avec femmes et enfants, en employant des compagnons intéressés au salaire

et des apprentis logés gratuitement. Ils sont propriétaires de trois ou quatre métiers en moyenne. Et instruits : pour monter une mécanique Jacquard, il faut savoir lire, et surtout compter, sans se perdre dans les 13 000 fils de l'armure. Jules Vallès est très déçu par ces ouvriers conservateurs : « Ça pue la famille. »

Premier coup dur en 1865 avec la maladie du ver à soie

Toute l'énergie de la cité est aspirée par la production de soie. Les métiers battent la cadence douze à dix-huit heures par jour : on tisse tant que la lumière ne pénètre dans les appartements que par des fenêtres couvertes de papier huilé pour protéger les tissus des rayons trop crus. On dénombre près de 80 spécialités tout le long de la chaîne de production, de l'éleveur de vers à soie au négociant, en passant par les dévideurs, moulineurs, ourdisseurs, guimpeurs, passementiers, dessinateurs, perforateurs, teinturiers... Le fil arrive des magnaneries de la Drôme et du

Gard, où le climat réussit au mûrier, dont les feuilles nourrissent les cocons. On teint dans la Loire et l'Ardèche, où l'eau des rivières est de meilleure qualité. Mais au centre de la toile se trouve Lyon. Au sommet de la pyramide, une aristocratie de 600 négociants-fabricants. Ils parcourent l'Europe avec leurs échantillons et distribuent les commandes aux chefs d'atelier.

La maladie du ver à soie, en 1865, donne le premier coup. Les rois, les princes se font plus rares. Et plus économes. Les débouchés pour les tissus façonnés se referment. Dans l'habillement, la confection remplace le sur-mesure, la mode se démocratise. Les négociants se convertissent au tissu uni, produit au kilomètre dans les usines de la Loire, de l'Ain, de l'Isère. Plus besoin de main-d'œuvre qualifiée. Au XX^e siècle, le canut n'est plus. L'arrivée des fibres synthétiques, la concurrence de la soie chinoise et la grande crise des années 1930 ne laissent aux artisans lyonnais, après la guerre, que la clientèle du luxe. ● L. D.

D'UNE RÉVOLTE L'AUTRE

ÉMEUTES La garde nationale face aux ouvriers tisseurs, en novembre 1831.



TALLANDIER/RUE DES ARCHIVES

Le 25 octobre 1831, un accord est signé en préfecture entre les chefs d'atelier et les négociants pour relever le tarif minimal de l'aune de soie tissée. Un mois plus tard, faute d'application du nouveau tarif, les canuts commencent à se rassembler.

La manifestation tourne à l'émeute, du 21 au 23 novembre. La population les soutient, la Garde nationale se défend sans grande ardeur, le préfet Dumolard et le général Ordonneau sont faits prisonniers dans l'improvisation, l'armée mal préparée bat en retraite...

Au bout de trois jours, les ouvriers sont maîtres de la cité et forment un gouvernement provisoire à l'hôtel de ville. Mais, loin de faire la révolution, ils organisent la protection des maisons de négoce contre les pillards, dont trois sont fusillés sans sommation. Ils réclament du respect et du calme pour le salut de leur industrie. L'armée de Louis-Philippe, qui attendait les renforts à Rillieux, reprend la ville le 4 décembre.

Les événements de février 1834 sont de nature différente : les meneurs sont des Républicains, comme à Paris ou à Grenoble, où la révolte gronde aussi. Mais cette fois, à Lyon, l'armée est sur le pied de guerre : la ville a été fortifiée depuis trois ans, moins contre l'ennemi extérieur que contre l'ouvrier intérieur. Le soulèvement est réprimé dans le sang. Il en sera de même du mouvement des Voraces en 1849, un groupe de canuts républicains ultras qui se réunissait dans les auberges sous prétexte de joyeuses libations, pour échapper à la surveillance policière.

Les derniers des Mohicans

Chez Prella et Tassinari & Chatel, une demi-douzaine d'artisans d'art, penchés sur les métiers de leurs ancêtres, perpétuent la grande tradition du tissu d'ameublement.

SAVOIR-FAIRE L'une des réalisations de Tassinari & Chatel, entreprise fondée en 1680.



« Hormis l'éclairage électrique, l'atelier n'a pas bougé depuis 1880 », lance Guillaume Verzier, PDG de la maison Prella, en ouvrant les portes de ce que l'on pourrait prendre pour un musée, rue Barodet. A tort : ces échafaudages de bois, de nœuds et de ficelles tendues travaillent encore. Deux canuts et leur apprenti manipulent une dizaine d'incroyables métiers à bras, à un rythme de fourmi, pour confectionner des étoffes qui couvriront les canapés de happy few sur la V^e Avenue ou les murs du château de Versailles. Les machines actuelles, malgré leur technologie, sont incapables de fabriquer les velours ciselés ou les brochés complexes que réclament encore les musées nationaux

pour leurs restaurations, et quelques privilégiés prêts à attendre plusieurs années. « On vient seulement de livrer les derniers rouleaux pour un appartement new-yorkais commencé en 2000 », confie le soyeux. Le Metropolitan Museum veut 4,60 mètres de soie brochée – une bagatelle de 37 coloris – pour retapisser à l'identique les fauteuils de la salle de billard de Marie-Antoinette. Coût : 18 000 dollars le mètre. Production : trois centimètres par jour.

L'entreprise, pour des raisons de confidentialité, ne communique que sur les commandes publiques, celles qui imposent de plonger dans les archives pour retisser des motifs vieux de deux

ou trois cents ans. Mais elle réalise 90 % de son chiffre d'affaires (2,6 millions d'euros) à l'étranger, grâce à de riches particuliers qui confient leur aménagement d'intérieur aux décorateurs en vogue, Jacques Garcia, Peter Marino... L'Etat n'a plus les moyens de financer de grands chantiers, comme celui de la rénovation des appartements royaux en 1959 : vingt-trois ans de tissage partagés entre Prella et Tassinari & Chatel, l'autre société encore en activité à la Croix-Rousse.

Rue Janin, Virgine Poulard, 35 ans, et Maryvonne Nahon, 52 ans, sont fières de perpétuer des gestes immémoriaux pour la postérité. Un coup de pédale par couleur et d'infinis croisements de

fil, dans un ordre commandé par des dizaines de kilos de cartons perforés au-dessus de leurs têtes. Tassinari & Chatel, fondé en 1680, appartient depuis 1997 au groupe Lelièvre, éditeur de tissus d'ameublement. La filiale lyonnaise fabrique 98 % de sa collection à l'usine de Panissières (Loire), avec trente salariés aux trois-huit. Rien à voir avec le tête-à-tête des deux canuses dans l'atelier à bras, et leur honorable moyenne de 15 centimètres par jour pour les commandes spéciales.

Denis Bouilly, le directeur, a monté son dernier métier pour le caprice d'un émir : un an à tirer des fils avant de commencer à tisser ces 30 mètres de velours ciselé, d'après un modèle du XVIII^e siècle. « Une mécanique Jacquard, c'est 1 344 crochets qui soulèvent chacun 10 fils. L'exercice consiste à déterminer lesquels il faut lever, et dans quel ordre. » Le dernier monteur professionnel a pris sa retraite l'an dernier... La Maison des canuts et Tassinari & Chatel envisagent de reformer deux personnes. Même si Versailles, économies obligent, envisage une version simplifiée pour les décors de lit de la chambre de Louis XV – faisable sur une machine automatique avec 16 couleurs au lieu des 27 de la tenture d'origine... Chez Prella, l'atelier à bras s'était même arrêté de 2009 à 2011, faute de commandes. Les ouvrières,



MÉCANIQUE L'atelier de la maison Prella compte une dizaine de métiers à bras.

compréhensives, avaient rongé leur frein en travaillant à la comptabilité et au ménage. Guillaume Verzier avait refusé de s'en séparer : « C'eut été la perte définitive du savoir-faire. »

Mais il faut s'adapter. Pour les rideaux de l'Opéra Garnier, tissés en soie et lin par son grand-père, il a produit une copie dans du polyester ignifugé. Dans la maison fondée en 1752, un parc de métiers automatiques assure aussi l'essentiel de la production : non pas des collections mais des créations sur mesure, à compter de 600 euros le mètre linéaire. Les machines crachent les rouleaux en quelques heures. Le plus long consiste à concevoir le dessin sur

ordinateur, ligne après ligne, puis à « ourdir » la chaîne à la main. Il faut tirer des milliers de fils un par un : 18024 exactement pour une largeur de 160 centimètre. Pour régler une simple rayure, il faut 2 ouvriers pendant deux heures, dans un numéro de harpe à 4 mains. « Nous avons abandonné la course aux volumes, explique le PDG. Vu le prix au mètre, cela fait longtemps qu'on a perdu la bataille. On a survécu parce qu'on a su marier la tradition avec les technologies les plus modernes. » Raisonnablement optimiste, il vient de recruter un apprenti pour l'atelier à bras. Le métier bat encore dans le cœur des Lyonnais. ● L. D.

UNE HISTOIRE COUSUE DE FIL D'OR

Des fuseaux dorés, des pelotes tressées à la main, des écheveaux noués dans des papiers surfins cachetés à la cire... La production des établissements Carlhian, dernier fabricant français de fil d'or, quitte discrètement la France dans des cartons anonymes facturés 400 euros le kilo en moyenne. « Les voisins croient que nous sommes une imprimerie », sourit Daniel Gontard,

Des bobines à manipuler avec précaution.



le président de cette maison qui emploie 20 personnes. La clientèle ? L'Arabie saoudite, le Liban, le Qatar, l'Irak, le Maroc, le Pakistan, pays friands de broderies précieuses sur les vêtements traditionnels. Du temps de Kadhafi, Carlhian ne connaissait pas l'embargo libyen... « On atterrissait à Alger et on se rendait à Tripoli en taxi », se souvient le maître d'art. Aujourd'hui, son fils Thierry évite la Syrie, trop dangereuse, et rencontre ses clients à Beyrouth. Dernière grosse commande occidentale : le rideau du théâtre du Bolchoï. Il a nécessité 500 kilos de « faux or » (du cuivre doré), l'équivalent de la quantité vendue au Moyen-Orient chaque trimestre par Carlhian. Les autres clients sont les religieux, les militaires,

les corps constitués, les monarchies, les compagnies aériennes : partout où il faut faire briller tresses, rubans, épauettes et galons sur des uniformes et des tenues d'apparat. « Mais l'armée française achète pakistanaï ! », s'insurge le Lyonnais. Daniel Gontard a racheté l'entreprise de son patron en 1975. Productivité mise à part, la technique n'a guère évolué. Pour fabriquer du fil à broder, on lamine du cuivre ou de l'argent (doré ensuite par galvanisation), puis on enroule ce minuscule ruban autour d'un fil de coton. Exceptionnellement, Augusto, le chef d'atelier, prend ses gants blancs pour fabriquer du véritable fil d'or 18 carats, voire de platine. Un luxe à six chiffres pour les archets de violon et les bracelets de montre.

Hermès, la petite route de la soie

Depuis l'impression de son premier foulard en 1937 à Tournon, la prestigieuse maison a maillé toute la région lyonnaise pour assurer la fabrication de son produit-phare.



ART Une dessinatrice décompose à la plume et à l'encre de Chine l'œuvre originale pour la fabrication des cadres d'impression du futur carré.

L'étiquette du carré Hermès porte le sceau Made in France mais elle pourrait revendiquer Made in Rhône-Alpes. Toutes les étapes de fabrication de la soierie (qui représente 12 % de l'activité du sellier) sont concentrées autour de Lyon. « Nous sommes la dernière maison de luxe présente à Lyon, tous nos concurrents se sont désengagés », constate Kamel Hamadou, responsable

de la communication de Holding Textile Hermès (HTH). Dans son souci de maîtriser l'ensemble de la chaîne, le groupe possède aussi des participations dans des magnaneries au Brésil. Un carré si fluide, si léger contient sans y paraître... 450 kilomètres de fil. Soit la longueur de 300 cocons déroulés chacun sur 1 500 mètres.

L'impression du tout premier carré

Hermès, « Jeu des omnibus et dames blanches », remonte à 1937, à la manufacture Bianchini-Férier de Tournon. Dès 1948, Emile Hermès confie l'ensemble de la réalisation de ses foulards à deux petites entreprises locales, les Etablissements Marcel Gandit et l'imprimeur lyonnais AS, après les avoir testées sur l'impression d'un dessin que personne n'était parvenu à reproduire. Au fil des ans, Hermès multiplie les fournisseurs et entre progressivement dans leur capital. Sept anciens partenaires sont ainsi devenus filiales à part entière de HTH, tandis que d'autres ont choisi de rester indépendants tout en travaillant majoritairement pour la marque.

Les dessins d'artistes sont rangés au coffre-fort

L'étiquette ne dit pas non plus qu'il a fallu deux ans de moulinage, de tissage, de gravure, d'impression et de confection, dans les ateliers disséminés aux environs de Lyon, pour fabriquer un carré. L'usine de tissage de Bussières, en rase campagne ligérienne, produit en continu, nuit et jour, des rouleaux de soie écrue de 90 centimètres de largeur (les cravates sont tissées sur des mécaniques Jacquard avec des fils déjà teints). A Paris, deux fois par an, Pierre-Alexis Dumas, directeur artistique et PDG de HTH, sort de son coffre-fort 10 nouveaux dessins d'artistes. Ce sont des collaborateurs de longue date, comme Henri d'Origny –cinquante ans d'illustrations équitaines–, voire décédés, tel Robert Dallet. On compte des signatures fidèles : Aline Honoré, Christine Henri, ou nouvelles : Pierre Marie depuis 2008, Congo, le tagueur d'Aubervilliers. Leurs œuvres arrivent à Bourgoin-Jallieu, l'ancienne « capitale de la photogravure », comme le proclamait un panneau d'autoroute disparu depuis plusieurs années. Là, les dessinateurs d'Hermès les décom-

LA FILIÈRE JOUE SUR DU VELOURS

Hermès représente avec ses filiales « sans doute 80 % de l'activité soierie », estime Pierric Chalvin, directeur général d'Unitex, l'association qui incarne l'industrie textile de la région.

« Deux millions de carrés par an », avance un concurrent (Hermès ne donne pas de chiffres). Au total, la filière soie compte 1500 emplois et une vingtaine d'entreprises : des mouliniers qui préparent le fil (Vernède, Mayor) aux maisons de soierie (Varenne, Brochier, Perrin, Denis et Fils, Sfate et Combier,

Marc Rozier, Noël, Tassinari & Chatel, Prella, Bouton Renaud...), en passant par les ennoblisseurs (Proverbio, Hugo Tag) et les imprimeurs (MIG, filiale de Rozier). Environ 300 tonnes de matière première sont importées chaque année en France, dont 95 % en Rhône-Alpes.

« Ces volumes sont en augmentation, de 10 à 15 % par an, un peu moins depuis deux ans. L'activité est tirée par le luxe sur les marchés extérieurs », constate Pierric Chalvin.

posent méticuleusement à la plume et à l'encre de Chine, en décalquant les motifs sur autant de films transparents qu'il existe de couleurs dans l'original : en moyenne 27, mais un motif indien particulièrement sioux en a nécessité 46 pour obtenir toutes les nuances. Le procédé requiert 500 à 2 000 heures de patience. « Si le travail est bien fait, il ne doit pas rester un millimètre de blanc quand on superpose les calques », explique Nadine, trait incisif, scanner dans l'œil et poignet aguerri par trente-six ans de studio. Chaque transparent fournit un fichier pour la fabrication des cadres d'impression. Ce sont de grands pochoirs de nylon enduits de vernis, sauf à l'emplacement des motifs pour laisser passer la peinture à travers la toile poreuse. Ils défilent sur la soie dans un ordre précis, de la couleur la plus foncée à la plus claire, et des plus petits motifs aux plus grands. Avec 40 couleurs mères, de secrets mélanges et diverses proportions de gommes, le nuancier Hermès atteint... 75 000 teintes. Utile, quand chaque dessin donne lieu à dix coloris différents. La reine d'Angleterre, qui passe pour la plus grande collectionneuse, achèterait les 200 nouveaux modèles chaque année.

Une précision au centième de millimètre

L'usine d'impression est située à Pierre-Bénite (Rhône), à l'emplacement désigné en 1968 par un sourcier au-dessus

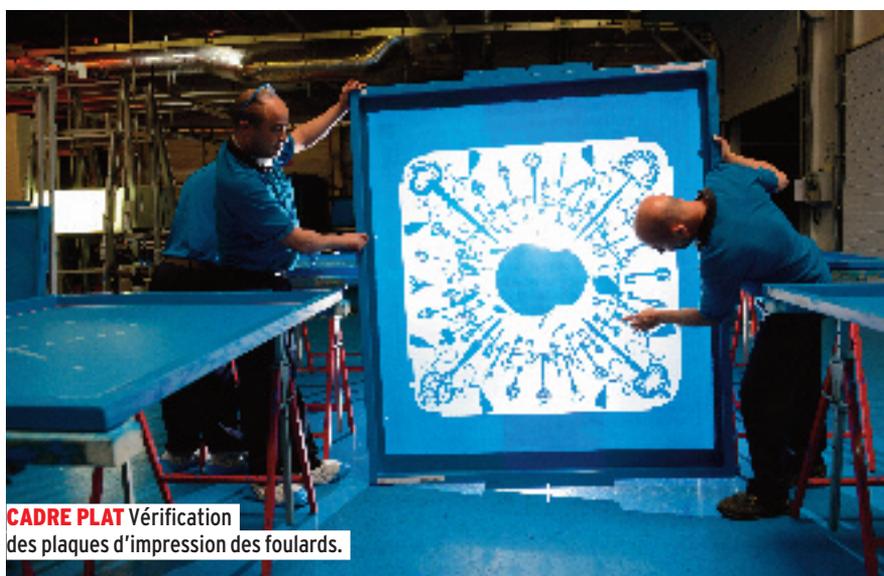


CONFECTION Les finitions des cravates se font à la main.

de la rivière souterraine la Mouche. Le textile consomme beaucoup d'eau. « Nous sommes les seuls au monde, assure Kamel Hamadou, à pratiquer à une telle échelle la technique au cadre plat », significativement baptisée « à la lyonnaise », par opposition aux rotatives. Des tables chauffantes de 150 mètres de longueur, un parc de machines entièrement renouvelé l'an dernier, avec une précision au centième de millimètre. « Un investissement de plusieurs millions d'euros, pour un processus industriel qualité luxe : on ne sacrifie rien sur l'autel de la productivité », insiste le représentant de la marque. Hermès

peut se le permettre : son chiffre d'affaires soie (454 millions d'euros en 2013) augmente de 10 % par an. Depuis cinq ans, HTH a agrandi l'usine de Bussières, construit le site de Bourgoin, acquis des terrains à Pierre-Bénite en prévision d'extensions futures et doublé ses effectifs : 830 salariés aujourd'hui. Les petites mains entrent en général en apprentissage, se forment à la rigueur et à l'exigence de la maison – au moindre défaut, les articles sont détruits sous contrôle d'huissier – et ne la quittent qu'une fois la retraite sonnée.

Dernière étape de cette route régionale de la soie : la confection à Bourgoin et à Nontron. La seule machine à coudre de l'atelier assemble le petit et le grand pan des cravates, ainsi que les doublures, pour parfaire l'équerage de la pointe. Puis les couturières les montent une par une à la main, avec quelques épingles et un incomparable doigté. Petit secret pour déceler une véritable finition artisanale et déjouer des mentions « cousu main » mensongères : une « boucle d'aisance » permet de les faire coulisser pour les défroisser. Les « roulotteuses » terminent les ourlets sans ourlet, en roulant les bords d'un geste vif entre le pouce et l'index (1,5 millimètre de large, ni plus ni moins) avant de les piquer d'un coup d'aiguille. Reste à trouver un amoureux ou une occasion pour se faire offrir un carré en twill de soie à 335 euros. ● L. D.



CADRE PLAT Vérification des plaques d'impression des foulards.

RECONVERSION Cédric Brochier,
manipulant des tissus lumineux.



Les filatures du futur

Loin de périlcliter, l'industrie du tissage a évolué pour investir jusqu'à l'aéronautique de pointe. Bienvenue dans l'ère des textiles techniques.

Des milliers de métiers battent la cadence autour de Lyon : 550 entreprises, 14 000 emplois, 2,8 milliards d'euros de chiffre d'affaires, dont 40 % dans l'habillement et 20 % dans l'ameublement (rideaux et voilages Linder, Dechelette et Maleval, Rocle, Muguet...). Le reste de l'activité porte sur les textiles dits « techniques », notamment les tissus sportifs, de l'antitranspirant classique à celui qui a permis de réaliser le T-Shirt instrumenté de Cityzen Sciences à Lyon. Mais les 150 PME de ce secteur high-tech tissent aussi au kilomètre des fils de verre, des fibres optiques, des bobines de carbone, de Kevlar (pour les gilets pare-balles) ou

de basalte (pour les vêtements antifeu). « La région est leader aujourd'hui grâce aux savoir-faire hérités de la soie, explique Corinne Farace, déléguée générale du pôle de compétitivité Techtera, lancé en 2005 pour financer la recherche et le développement. Lyon était spécialisé dans le fil long, fin, fragile, contrairement au Nord, où les bateaux déchargeaient des balles de lin et de coton, qui sont des fibres épaisses et courtes. A l'arrivée de la viscose puis du Nylon, les métiers et la main-d'œuvre se sont avérés compatibles et compétents pour travailler ces fils synthétiques produits en continu. » Et pour en créer de nouveaux : on expérimente chez Texinov,

en lien avec l'université Claude-Bernard, des tricots à base de chitosane, molécule cicatrisante contenue dans la carapace des crustacés.

De la fibre de verre à la fibre de carbone

Les anciens soyeux, comme Porcher, né en 1912, Brochier (1895) et Genin (1933), ont su, comme le bombyx, se métamorphoser. Dans les années 1950, ils ont pris le virage de la fibre de verre pour l'isolation des bâtiments et des composants électroniques, puis, dans les années 1970, celui de la fibre de carbone. « Un avion, c'est une majorité de textile », explique Corinne Farace. ●●●

●●● L'avènement des matériaux composites, alliages résistants et légers de résine et de tissu, a ouvert aux manufactures les portes de l'aéronautique. Brochier et Genin sont aujourd'hui intégrés au groupe américain Hexcel, leader mondial des composites de pointe. L'entité française, dont le siège est à Dagneux (Ain) sur l'ancien site Brochier, possède la plus grande filature de carbone au monde. Ses clients s'appellent Airbus, Boeing, Dassault, General Electric, Rolls Royce ou Safran. Le groupe lance, le 21 mai, le chantier d'une usine de fabrication de fibres à base de carbone et de polyacrylonitrile (PAN) : un investissement de 400 millions d'euros ; ouverture prévue en 2018 à Roussillon (Isère).

Des applications médicales prometteuses

Non loin, Porcher Industries, 2000 salariés dans le monde, trois sites de production dans son fief de l'Isère, tisse 20 millions de mètres de toile de verre à Badinières, pour le secteur du bâtiment (systèmes de filtration, isolation thermique ou acoustique), ainsi que pour l'automobile (pots d'échappement par exemple). Dans la salle des machines, 260 métiers crachent des rouleaux blancs. Les peignes se croisent dans une pulsation ininterrompue et assourdissante, traversés par un jet d'air qui lance le fil mille fois par minute. « Ça va plus vite que la navette du canut, mais c'est exactement la même chose », plaisante le responsable des sites, Raymond de Pieri. Les toiles en polymères synthétiques trouvent leur utilité dans les ballons airbag et les sports aériens (Porcher est le n° 1 mondial de la toile de parapente). L'entreprise est en phase d'être rachetée par le fond d'investissement britannique Warwick. En Ardèche, Chomarat, ancienne entreprise de moulinage de soie créée en 1898 et restée familiale, se positionne aujourd'hui sur les mêmes secteurs innovants, avec 1 200 salariés. Son produit phare, le C-PLY™, un carbone composite ultraléger, réussit à faire voler un petit avion américain sans aile, le Kitty Hawk.

Bien renseigné sur la dynamique du secteur, François Hollande a visité il y a deux mois la société Serge Ferrari (140 millions d'euros de chiffre d'affaires,



BRUYANT Les 260 métiers de la salle des machines du site de Porcher Industries (n° 1 mondial de la toile de parapente), à Badinières.

faites, dont 75 % à l'international), experte en membranes souples pour l'architecture, à l'instar du toit du dôme olympique de Londres ou des stades de la dernière Coupe du monde de foot, tissés à la Tour-du-Pin (Isère). Il aurait tout aussi bien pu se rendre à Villeurbanne, chez Brochier Technologies, le spécialiste des tissus lumineux en fibre optique. « Tout est parti d'une robe de mariée réalisée par Brochier Soierie pour Olivier Lapidus en 2000 », explique Cédric Brochier. Mais la nouvelle entreprise high-tech, sortie du cocon familial en 2008, vise surtout le bâtiment (cloisons et plafonds éclairants) et l'automobile, pour remplacer les vieilles ampoules du tableau de bord et du plafonnier par des matières lumineuses qui tapisseraient l'habitacle (un luxe déjà adopté par BMW). Grâce aux LED situées à l'extérieur, il n'y a ni courant ni chaleur dans la membrane, juste de la lumière. Dernières innovations : des tissus dépolluants pour l'air et l'eau, par photocatalyse, et des couvertures bardées de fibres optiques pour soigner la jaunisse du nourrisson dans les maternités (NeoMedLight).

Les applications médicales sont prometteuses, à l'image du projet Smart Bandage développé avec BioMérieux : un pansement porteur de capteurs capables de détecter une infection. Dans la Loire, autrefois spécialisée en passementerie – rubans, galons –, la tradition du tissage étroit trouve ses

nouveaux débouchés dans la santé : Sigvaris, leader européen des bas de contention, Tuane, champion des ceintures lombaires, Molypharm, fabricant de bandages pour Urgo...

« Passé le chacun pour soi dans un secteur où il fallait tuer le voisin pour survivre, explique la déléguée générale de Techtera, les gens redécouvrent qu'ils peuvent travailler ensemble, que les innovations peuvent profiter à tout le monde, comme au temps de la Fabrique. » A l'époque, quand un ingénieur ou un chef d'atelier mettait au point un nouveau procédé, plutôt que de le protéger par un brevet, la chambre de commerce lui rétribuait son invention pour qu'elle tombe tout de suite dans le domaine public. Le principe dit de l'Ecole lyonnaise est toujours en vigueur dans l'informatique chez les partisans des logiciels libres. Un des projets-phares de Techtera teste la valorisation des vêtements usagés pour fabriquer du fil synthétique recyclé : l'expérience menée en Ardèche, territoire historique des moulinsiers, fonctionne sur quelques kilos. Il faut maintenant passer à grande échelle. Autre programme en cours : Composites Rhône-Alpes, associant les industries textiles, chimiques et plastiques, qui vise à diminuer de 50 % le coût de fabrication de ces matériaux pour promouvoir leur utilisation dans l'automobile – et pas seulement sur les prototypes de F1. Qui a dit que le textile était une industrie du XIX^e siècle ? ● L. D.



PLAQUE Au 95, montée de la Grande-Côte, à la Croix-Rousse.

Allons enfants de la Fabrique!

De la Silicon Valley aux géants de l'industrie chimique, du commerce équitable à Renault Trucks, la Fabrique a essaimé dans de nombreux pans de l'économie actuelle.

LES PIONNIERS DU COMMERCE ÉQUITABLE

Au 95, montée de la Grande-Côte, à Lyon, une plaque célèbre l'ouverture en juillet 1835 d'une épicerie dont le nom claquait comme un programme : le Commerce véridique et social, première boutique coopérative connue, dix ans avant l'initiative des tisserands anglais de Rochdale. Les fondateurs, Michel-Marie Derrion, fils de négociant converti au fouriérisme, et Joseph Reynier, chef d'atelier, expérimentent un nouvel ordre social par l'instauration d'un nouvel ordre commercial. Le succès de la souscription et des ventes permet la création de six autres magasins dès 1836. Mais victime de tracasseries policières, objet de calomnies et de malveillance, le Commerce véridique et social ferme ses portes en 1838. Les deux « indignés » lyonnais n'en démordent pas et participent à une tentative – manquée elle aussi – d'établissement d'un phalanstère au Brésil dans les années 1840. L'ancien canut prédit dans ses Mémoires : « Il fallut liquider, quoique bien convaincu que l'idée ferait

son chemin. » Les Amap, ruches, papiers paysans et autres circuits courts à la mode lui donnent raison !

A lire : *Le Commerce véridique et social de Michel-Marie Derrion (1835-1838)*, par Denis Bayon. Lyon, Atelier de création libertaire, 2002.

DU MÉTIER À TISSER À L'INFORMATIQUE

A la Maison des canuts, on se souvient de la visite surprise de trois hipsters américains échappés de la Silicon Valley. En goguette à la Croix-Rousse, le temps d'un salon des jeux vidéo, ils étaient curieux de faire connaissance avec Joseph-Marie Jacquard, leur « ancêtre ». En réalité, l'invention du papier perforé – précurseur de l'informatique – revient au Lyonnais Basile Bouchon et celle du carton perforé à son assistant Jean-Philippe Falcon, un siècle avant que Jacquard ne perfectionne le maniement de ces volumineux rubans en accordéon pour « programmer » la réalisation des motifs dans les étoffes : quand elle rencontrait un trou, l'aiguille tombait. En 1890, un ingénieur américain du nom



COLLECTION Le musée où sont rassemblés les plus beaux tissus du monde.

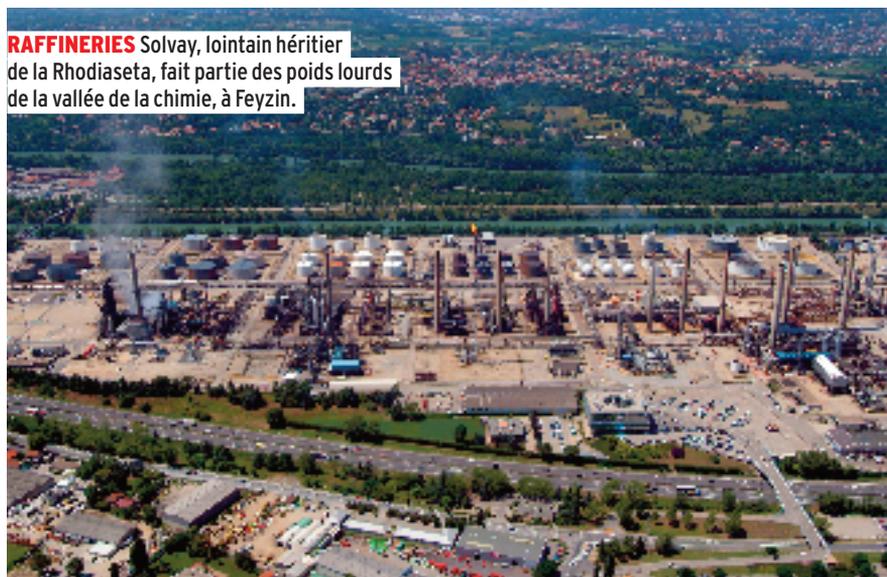
d'Hollerith, dont le frère travaillait dans l'industrie textile, reproduisit le principe dans une « machine à statistiques » destinée au recensement de la population. Il fonda ensuite la Tabulating Machine Company, l'une des trois sociétés de matériel de bureau à l'origine d'International Business Machines (IBM) en 1924, dont les calculateurs dernier cri moulaient des cartes perforées pour le bonheur des comptables des années 1930. On connaît la suite...

LA CHIMIE, FILLE DE LA SOIE

A 17 ans, en 1830, il quitte la ferme familiale de Bully, les sabots à la main pour ne pas les abîmer. A Lyon, où il s'installe à son compte en 1838, après un apprentissage, François Gillet fait fortune dans la teinturerie. Le destin de son empire industriel raconte le passage de la soie à l'industrie chimique, « bien que son développement ne se réduise pas à cette seule activité », précise l'historien Hervé Joly, citant l'importance du verre, des engrais et des médicaments. Mais c'est pour les besoins du textile que les premiers



RAFFINERIES Solvay, lointain héritier de la Rhodiaseta, fait partie des poids lourds de la vallée de la chimie, à Feyzin.



GARANTIES A son ouverture, en 1863, le Crédit lyonnais acceptait les balles de soie des marchands en mal de capitaux.

colorants de synthèse, mais aussi la soude et le chlore (pour les traitements et le blanchiment) arrivent dans la région vers 1850. Beaucoup d'élèves en teinturerie des premières promotions de l'école la Martinière participèrent, en tant qu'héritiers ou créateurs d'entreprises, au développement de cette industrie lyonnaise : les frères Perret (premiers producteurs français d'acide sulfurique avant la fusion avec Saint-Gobain en 1872), les frères Coignet (phosphore), Nicolas Philibert Guinon (principal fabricant de couleurs) et François-Emmanuel Verguin (l'inventeur de la fuchsine). Il faut aussi citer les Guimet et leur fameux « bleu » à Fleurieu-sur-Saône. Le père et le fils, Jean-Baptiste et Emile (créateur des musées d'art asiatique), seront à l'origine de Pechiney.

Au tournant du siècle, on se met à fabriquer une « soie artificielle » à partir de cellulose de bois. L'activité est fortement consommatrice d'acides. On retrouve là la famille Gillet, qui ouvre une première usine en 1904 dans la Loire, puis une autre en 1922 à Vaulx-

en-Velin : la Tase (Textile artificiel du Sud-Est), un mastodonte de béton qui inspira le choix du nom de la station de métro La Soie. C'est encore Gillet qui ouvre la grande Rhodiaseta à Vaise-Lyon, en 1928 (en partenariat avec la Société des usines chimiques du Rhône, laquelle est bientôt reprise par les Etablissements Poulenc Frères, qui donneront naissance à... Rhône-Poulenc). C'est le début d'une expansion éclair : Rhodiaseta emploie jusqu'à 30 000 personnes dans ses différentes branches (toiles cirées, viscosse, Cellophane...). Dans les années 1940, les Gillet mettent

aussi la main sur le brevet américain du Nylon de Dupont de Nemours, la première fibre synthétique. Ils se retirent à partir de 1961, cédant leurs activités à Rhône-Poulenc. Après une décennie prospère, le groupe est frappé de plein fouet par la crise économique et licencie 20 000 personnes dans l'industrie textile. Ce qu'il en reste se scinde en deux : Rhodia pour la chimie et, après la fusion avec l'allemand Hoechst, Aventis pour la pharmacie – devenu à son tour Sanofi. Le géant de la santé est toujours présent dans la région, avec les sièges mondiaux de Sanofi-Pasteur (vaccins, anciennement Institut Mérieux) et Merial (santé animale). Quant à Rhodia, repris par le belge Solvay, il fait partie, avec Arkema et Kem One, des poids lourds de la vallée de la chimie le long de l'A7.

A paraître en septembre : Gillet, 150 ans d'histoire industrielle, par Hervé Joly.

Genève, éd. Droz.

LEVER DE RIDEAU SUR LE MUSÉE DES TISSUS

Derrière les murs du palais de l'hôtel Villeroy, rue de la Charité, à Lyon, l'institution feutrée possède une collection sans équivalent : deux millions et demi de chefs-d'œuvre (hors échantillons !) élimés et fragiles, témoins d'un art complexe lentement perfectionné depuis quatre mille cinq cents ans, du bout des doigts, aux quatre coins de la planète. En quelques fils pas si ténus, on parcourt l'histoire du monde, à travers des étoffes prépharaoniques, des ●●●

L. CERINO/RÉA



APPRENTISSAGE Atelier de formation au métier de costumier, au lycée la Martinière-Diderot.

●●● costumes chinois, des cotonnades chypriotes, des chasubles moyen-âgeuses, les balbutiements du velours de Gênes, des brocarts qui habillèrent Marie-Antoinette, Joséphine, Marie-Louise, les têtes couronnées européennes, puis les héritières des dynasties industrielles américaines. « Le musée est né en 1856 d'un revers des soyeux à la première Exposition universelle, où le jury ne leur accorda aucun Grand Prix », raconte Maximilien Durand, son directeur. Au retour, les Lyonnais, piqués au vif, chargèrent la chambre de commerce de rassembler les plus beaux tissus du monde pour constituer un fonds d'inspiration pour les dessinateurs. Eux-mêmes feraient don, désormais, d'un rouleau de chacune de leurs commandes remarquables. Aujourd'hui, le musée accueille le Centre international d'étude des textiles anciens (en partenariat avec le Metropolitan Museum of Art, à New York, le Costume Institute, à Kyoto, et le Louvre), qui dispense la seule formation existante dans cette discipline (quatre ans de liste d'attente). La CCI cherche à transférer sa tutelle vers un organisme culturel plus à même d'étoffer l'institution.

DES BALLES DE SOIE DANS LES COFFRES DU LYONNAIS

Fils de soyeux et avocat rentier, Henri Germain fonda le Crédit lyonnais à 39 ans, en 1863, pour collecter l'épargne dormante de M. Tout-le-Monde et la drainer vers des emplois industriels. Il suffisait de verser 50 francs (l'équivalent de 10 à 20 jours de salaire d'un em-

ployé) pour ouvrir un compte. On pouvait aussi déposer dans les coffres des balles de soie en garantie, une pratique courante chez les marchands en mal de capitaux. Ce n'est pas un hasard si l'un des premiers financements de la jeune banque, dont le conseil d'administration était au départ dominé par les soyeux, se porta en 1870 sur une usine de fuchsine (un colorant rouge dérivé du goudron de houille), située à Pierre-Bénite. Cela s'avéra un échec. L'entreprise connut plus de réussite avec la Lyonnaise des eaux en 1879.

MARTINIÈRE-DIDEROT, SEPR : À L'ÉCOLE DE L'HUMANISME

Très tôt, les élites lyonnaises investissent dans l'éducation. Le salut de la population rejoint la bonne marche des affaires chez ces industriels humanistes. L'École technique (gratuite) de la Martinière est fondée en 1827, selon les vœux du major Martin, mort en Inde en 1800 à la tête d'une immense fortune léguée à sa ville natale. A charge pour elle de créer une école à son nom. Ses deux spécialités : les mathématiques et la chimie appliquées à la teinture de la soie. Parmi ses administrateurs, un certain François-Barthélemy Arlès-Dufour, commissionnaire en soierie. Cet ancien ouvrier se retrouve, à la suite d'un heureux mariage, à la tête de la filiale lyonnaise de la maison Dufour. Converti en 1829 aux philanthropismes social et industriel du saint-simonisme, il fonde en 1857 l'École centrale lyonnaise. Et en 1864, la Société d'encouragement professionnel du Rhône,

chargée de dispenser des cours du soir pour « améliorer les conditions de travail des ouvriers par l'éducation en général et l'augmentation des compétences professionnelles en particulier ». en 1867, il ouvre les premières classes de calcul pour dames, et en 1874 des cours mixtes. Avec la création de l'école primaire obligatoire en 1890, la SEPR se consacre progressivement à la formation professionnelle. Une vocation jamais démentie depuis : 3 600 étudiants sont formés à 65 métiers chaque année dans l'un des plus grands centres d'apprentissage européens. La Martinière a aussi franchi deux siècles : elle a fusionné en 2006 avec la cité scolaire Diderot, elle-même héritière de l'École municipale de tissage. Créée en 1884 au cœur du quartier canut, rue de Belfort, elle investit en 1934 le cours Giraud. Un siècle après sa création, l'établissement se scinde en deux : d'un côté, une école d'ingénieurs, l'ITECH-Lyon, de l'autre, la cité scolaire Diderot, devenue la Martinière-Diderot, labellisée « lycée des textiles et de l'habillement ».

CAMIONS BERLIET : LEURS DESCENDANTS ROULENT TOUJOURS

Fils d'un canut fabricant de tissu pour chapeaux, Marius Berliet, né en 1866, se fait la main en bricolant les métiers de son père. Taraudé par la mécanique, il construit son premier moteur en 1894, sa première voiture en 1895. En 1913, 3 500 voitures sortent de l'usine de Monplaisir. Dans les années 1920, il se spécialise dans les poids lourds. Confisquée après la Seconde Guerre mondiale pour collaboration, la société est rendue à la famille en 1949. En 1978, Berliet devient Renault Véhicules Industriels. RVI est racheté par le suédois Volvo en 2001, qui le rebaptise Renault Trucks. ● L. D.

PARLEZ-VOUS CANUT ?

De nombreux mots techniques du tissage sont passés dans le langage populaire

Détrancané Détraqué, patraque.

Sans impanissure Sans tache.

Sempillé Froissé.

Pétafiné Abîmé

Benouillé Trem pé, mouillé.

De l'atelier au loft

Le quotidien des canuts se lit à ciel ouvert dans l'architecture de la Croix-Rousse, témoin intact de son passé industriel.

Jusqu'à l'invention de la mécanique Jacquard, les tisseurs travaillaient à domicile dans le Vieux Lyon. Mais voilà : les métiers équipés du nouveau boîtier, cumulant à 3,70 mètres, ne rentraient plus dans les appartements. On a donc construit de nouveaux immeubles sur mesure à la Croix-Rousse, sur les vastes terrains confisqués à l'Église à la Révolution. Des blocs de quatre étages, avec 4 mètres sous plafond, de grandes fenêtres pour l'éclairage, des escaliers en colimaçon pour le passage des rouleaux, des traboules pour les descendre sans les mouiller chez les négociants au pied des pentes, autour de la place Tolozan, et des façades plates, sans corniches, ni balcons ou fioritures. Nul besoin de volets puisqu'on besognait du lever au coucher du soleil. Dans ces ateliers logements, les canuts casaient trois ou quatre métiers. On dormait sur une mezzanine haut perchée et des sacs de sable accrochés entre les poutres étaient prêts à servir en cas d'incendie.

« Il y a dix ans, ces appartements, les "canuts", étaient encore souvent occupés par des personnes âgées, qui y vivaient sans confort, se souvient Virginie Delhaye, de l'agence Croix-Rousse Immobilier. Les jeunes couples pouvaient facilement en trouver un à retaper. Ils sont prisés pour leur cachet (pierres



PRIX Une fois rénové, un « canut » peut se vendre jusqu'à 4 500 euros le mètre carré.

apparentes, plafonds à la française, clarté) et leur volume : on peut presque doubler la surface avec une mezzanine. » Résultat : environ 30 000 ateliers ont été rénovés et si bien valorisés que les prix de ces casernes austères de l'extérieur... « ont quasiment rattrapé ceux du VI^e arrondissement et de la Presqu'île : autour de 4 500 € le mètre carré, parfois plus », constate Yves Mallecourt, agent Laforêt. Les tarifs sont distordus par la loi Carrez : ainsi cet appartement de 46 m² à 247 000 €, soit 5 300 € le mètre. C'est oublier une mezzanine non comptabilisée de 26 m². En comparaison, les prix sur le plateau varient entre 3 000 et 3 800 € pour les constructions des années 1970, celles des années 1990 – avec l'avantage du parking – dépassant rarement 4 000 euros. « C'est un petit Montmartre : une vie de village, commerçante et culturelle, avec un habitat de caractère. Les néo-Lyonnais ont beaucoup fait monter les prix : pour un coup de cœur, ils sont prêts à payer », assure Cécile

Denavit, chez Orpi. Dans l'idéal, on installe une mezzanine où l'on peut tenir debout (la chambre) et on aménage en dessous la cuisine.

Autres caractéristiques connues mais apparemment pas rédhibitoires : des parties communes tortueuses, pas d'ascenseur, des surfaces moyennes – 40 à 70 m² – où l'on est vite à l'étroit en famille, et une mauvaise isolation sonore par rapport aux voisins du dessus, conséquence de la manie de faire tomber les faux plafonds pour dégager les poutres. Malgré cela, « on ne trouve plus rien à rénover, se désole Yves Mallecourt. Les biens qui arrivent sur le marché l'ont déjà été : j'ai en vitrine des appartements valant deux à trois fois plus que quand je les avais vendus une première fois. Ils sont inaccessibles aux primo-accédants. Sauf dans le I^{er} arrondissement, sur les pentes, où le parc est plus vétuste et moins cher. » La circulation y est aussi un enfer. Mais ce défaut est compensé, dans les étages, par la vue ! ● L. D.

Retrouvez les autres éditions régionales de la semaine dans les kiosques des territoires concernés et sur votre tablette ou votre Smartphone.



> **AVIGNON** Les premières photos de la ville.

> **CAGNES - VILLENEUVE - SAINT-LAURENT**

Nos meilleures tables à moins de 25 €.

> **DINARD** La fabuleuse histoire des villas.

> **TOULON, HYÈRES** Nos meilleures tables à moins de 25 €.

3331

AVIGNON > CAGNES-VILLENEUVE-LOUBET
> DINARD > TOULON HYERES